Eugène Nicole

Prologue à L'Œuvre des Mers

1

Le 20 mai 1927, à la douzième heure de son vol historique — ainsi qu'il le rapporte dans ses *Mémoires* — Lindberg aperçut de la carlingue de son monoplan les « petites îles françaises de Saint-Pierre-et-Miquelon ». Seule, à l'extrémité Nord de l'Anse de Savoyard, une jeune femme, qui cueillait des graines sur les pentes moussues de la colline, le vit passer. Elle ne parvint jamais à expliquer par la suite ce qu'elle avait exactement ressenti quand, troublée par un bruit de moteur, elle releva la tête et aperçut en l'air ce point noir qui traversait l'espace en grossissant. Folle d'émotion, elle s'élança sur la route Iphigénie et parcourut hors d'haleine les quelques kilomètres de bitume qui la séparaient de la ville. Devant le cimetière, elle se trouva mal. Elle accoucha quelques heures plus tard d'un fils qui, comme sa mère, se révéla, bientôt, simple d'esprit. Elle se nommait Gabie, et lui, Clément. Mais comme il louchait, on l'appelait plus communément Coco-bel-œil.

Il neigea intensément pendant trois hivers.

Le 14 avril 1930, dans les bureaux de la Western Union, à New York, le flot des télégrammes s'interrompit brusquement. L'un des câbles transatlantiques à travers lesquels passaient les messages télégraphiques entre l'Ancien et le Nouveau Monde s'était brisé. Envoyé au large de Terre-Neuve, sur les lieux présumés de la rupture, le Great Eastern, pendant des mois, tenta, sans succès, de procéder à cette abyssale réparation. La compagnie, qui ressentait par ailleurs les effets de la Dépression, licencia de nombreuses opératrices, au nombre desquelles, Jeanne et Marie. Revenues dans l'île, les deux sœurs se retrouvèrent bientôt femmes de chambre à la Résidence du gouverneur de Cournette, qu'elles servirent fidèlement pendant plusieurs années.

Quand l'Amiral occupa l'archipel, au nom des Forces Navales Françaises Libres, en décembre 1941, elles vivaient, retirées, dans une minuscule bicoque, en face du vieux bâtiment de l'Œuvre-des-Mers.

Et tous les hivers, il neigeait abondamment.

2

Ce sont ces dames qui, peut-être, nous ont parlé de l'île en premier — moins par leurs discours, d'ailleurs, que par l'exercice auquel elles semblaient plier la sinuosité des routes et du rivage. Elles avaient pris l'habi-

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

tude d'en faire le tour, chaque jour, quel que soit le temps, pour leur santé. Mais elles n'étaient pas les seules. Il y avait les deux sœurs toquées, propriétaires de l'ancien château Q., à peine habitable, qui, depuis vingt ans, traversaient l'île trois fois par jour en accomplissement d'un vœu qu'elles avaient fait par une nuit de tempête. Remerciant le ciel de ce que tous les bateaux fussent rentrés au port le lendemain, et sans tenir compte des nombreux naufrages qui, depuis cette date, s'étaient produits sur les côtes, elles ajoutaient parfois aux rigueurs de leur itinéraire quotidien le port de lourds sacs à provisions dont il était impossible de connaître le contenu, mais qui laissaient, ici et là, sur l'asphalte, de révélatrices traînées de sable. Derrière, enfin, suivait Gabie, toujours à la recherche de son fils. Coco-bel-œil avait disparu en mer depuis longtemps, mais elle restait farouchement persuadée qu'il avait pu gagner la côte à la nage, et qu'il était là, quelque part.

Au hasard de ces trottinements pendulaires, on se souvenait de les avoir vues, parfois, former, toutes les cinq, un groupe de silhouettes noires sur le bitume. L'île était suffisamment petite pour que ces conjonctions fussent probables, voire fréquentes. Mais, les années passant, l'impression des enfants était plutôt que les marcheuses faisaient le tour de la terre. Du moins semblaient-elles profiler sur le rocher natal la vaste dimension d'une passion exploratrice qui ne fut évidemment pas sans écho.

3

Toutes les maisons ne résidaient pas sur l'île de la même manière. Certaines n'avaient jamais d'enfants à la fenêtre, contemplant, pendant des heures, la neige qui s'amassait. Aucun visage en elles n'attendait que le poudrin cesse pour aller jouer. Sur les bâtiments du Gouvernement, en bordure de la place de l'Église et le long du quai, le drapeau pouvait faire flotter dans l'air certaine idée de la Métropole qui, associée au bleu du ciel, ne se voyait bien que par temps clair. A l'occasion, par un beau jour, un défilé au Monument aux Morts, la détachant de leur façade, pouvait contribuer à rendre cette image plus présente, c'est-à-dire plus lointaine. Dans l'intervalle de ces cérémonies exceptionnelles, c'était peut-être le Pensionnat des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny qui (pour cette raison toujours un peu décollé des immeubles avoisinants) faisait planer le mieux sur ses pignons une sorte d'emblème de la mystérieuse et fuyante Mère Patrie. Cette propriété n'était pas seulement le fait des bonnes sœurs elles-mêmes, mais des trois arbres, autrefois ramenés du jardin de leur maison-mère à Paris, qui, contre toute attente, avaient réussi à s'acclimater dans leur cour, où, bien à l'abri du vent, ils avaient fini par dépasser le sommet du mur d'enceinte construit pour les protéger. Ces arbres paraissaient d'autant plus gigantesques aux écoliers qu'ils ne les observaient qu'à travers les vitres à gros bouillons de la salle de classe. Plus tard, quand c'était les enfants eux-mêmes qui grandissaient, ils ne les voyaient plus que par intermittence, au-dessus d'un toit. Mais incontestablement quelque chose de végétal se balançait sur le Pensionnat. Pour cette raison, au centre de la ville, le beau temps semble souvent se profiler sur sa façade, alors qu'à deux pas de là, le brouillard stagne, ou bien il neige.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

4

C'était un peu comme si, d'abord, de l'avant de leurs goélettes, tous feux éteints, touchant trop brutalement le quai, ils avaient fait résonner la note fondamentale d'une époque plus obscure encore que celles où nous étions nés. Ils avaient gardé leur façon de venir frapper aux portes de l'île, comme autrefois, pour demander du pain, pour échanger des homards contre de vieux vêtements. Mais maintenant, munis de dollars, les nioufs* venaient la nuit. Quelques instants plus tard, ils envahissaient la boutique. On faisait entrer le capitaine au salon, on offrait un verre de rhum à l'équipage, et ils repartaient les bras chargés de paquets de cigarettes ficelés et les poches de derrière pleines de flasques d'alcool blanc. Nous les suivions quelque temps dans la clarté de la lune s'il avait neigé. Nous les entendions même, s'il faisait très froid, mettre leur fourniment dans des cachettes sur leur bateau. Au-delà d'une certaine zone, la Police Montée devait appréhender leur cargaison et eux aller en prison. Mais si cela se faisait, sans doute, sur ces vastes mers au-delà du port, nous dormions depuis longtemps quand ils arrivaient chez eux, accueillis par d'autres phares, dans les eaux dangereuses du brouillard qui nous paraissaient alors lointaines et inaccessibles.

On sommeillait même dans la journée, dans la ville. On sommeillait de l'imperceptible chagrin des quais déserts. Ils faisaient semblant de dire que nos ancestraux voisins ne reviendraient plus.

5

C'est de l'île voisine, en été, que l'on apercevait le mieux Terre-Neuve. Mais à Langlade, où il n'y a pas de port, et moins encore de boutiques, les nioufs ne venaient même pas la nuit. Signifiant l'exclusion immédiate de toute représentation de la ville qu'on avait quittée, Langlade supprimait aussi toute pensée qui fût externe de ses contours. (A la rigueur, la nuit, tels les anciens navigateurs, pouvions-nous la situer par rapport à quelque étoile repérable, ou à quelque constellation connue. Peu avant que se fasse l'obscurité, le soleil, se couchant sur certains marécages de son rivage le plus isolé, orientait notre pensée vers la direction de la mer libre de toute terre, à l'infini.) Il aurait fallu parler, plus simplement, de regards. Regards internes au domaine de l'estival séjour ; visuel arpentage ; regards préhenseurs d'une masse d'eau en forme de coquille, au volume incalculable, quoique tangiblement enserré entre la dune, le retournement des Mornes de Mirande et les falaises. Il aurait fallu parler peinture, pour rendre, dans ses déboîtantes perspectives, le tableau primitif et instantané qu'on observait de la maison, fuyant jusqu'à l'horizon. Il aurait fallu parler rochers antédiluviens, éblouissants, couverts d'écume ; géologie des ravines et des criques, danse aquatique de l'immuable séjour du flot sur les chaussées de porphyre et les rivages plus paisibles mais toujours encombrés de bois mort rejeté par la dernière tempête. La rivière, ici, profondément sinueuse dans l'intérieur, se perd dans les plaines moussues de l'ère tertiaire, tandis que le vent (qui d'année en année renverse une villa) fait, sur la gauche, s'élever

* Abréviation de « Newfoundlanders », habitants de Terre-Neuve.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

les tourbillons du sable fin de l'isthme plat, évasé, longiligne, étroit au centre, qu'on pouvait voir, du haut d'une butte, littéralement couché sur l'eau, qu'il partageait de deux courbes caractéristiques : hanches finement incurvées de la carte ; double hyperbole aux lèvres de la mer redisant, au gré des jours, les inhérentes oppositions dont sont porteurs les noms d'Est et d'Ouest, oppositions dramatisées en ce lieu par l'aspect contraire des deux rivages arc-boutés, se tournant le dos : tempête d'un côté, calme plat de l'autre. Ponctuant l'Anse-au-Gouvernement de leurs murs de bois blancs et de leurs toits rouges, semblables à des boîtes d'allumettes posées sur l'herbe, les quelques villas disséminées sur la crête de la douce colline n'ajoutaient au décor naturel que les touches indispensables à l'idée toute temporaire du séjour. Moins habitations que chambres de guet, moins résidences qu'abris, elles avaient pris la même apparence que le rivage. Elles avaient fini par se confondre à la « vue de Langlade », — celle qui frappait toujours, à l'arrivée, les estivants, lorsque, le bateau ayant tourné la pointe du Cap-aux-Morts, il leur restait quelques instants pour apprécier dans la fraîcheur retrouvée du regard, avant d'en fouler le sol tendre, le centre idyllique et secret de l'archipel.

6

On croyait savoir, dans l'île, qu'elles avaient l'une et l'autre aimé le même marin du câblier, qu'elles suivirent à New York, et qui les fit entrer au Télégraphe. Là, dans un sous-sol de Rockefeller Center, écouteurs sur la tête et rivées à leurs sièges, dans le tintamarre des machines à écrire, elles travaillèrent plusieurs années, de huit à dix heures par jour. Elles furent parmi les premières à apprendre que Lindberg avait franchi l'Atlantique et tombèrent dans les bras l'une de l'autre lorsque le message leur parvint, avant d'improviser, avec leurs camarades de bureau, une ronde endiablée dont la surveillante ne crut pas devoir leur tenir rigueur, dans l'enthousiasme du moment. Les visites du marin s'étaient faites de plus en plus rares et cessèrent tout à fait. C'est peut-être dans le fol espoir de croiser sur sa route le Great Eastern regagnant son port d'attache qu'elles quittèrent New York par voie de mer, quand il fut évident qu'elles n'y trouveraient plus de travail. La traversée jusqu'à Halifax fut des plus rudes. Leur retour avait évidemment quelque chose d'une retraite. Cause directe de leurs malheurs, la rupture du cable transatlantique (ou l'idée qu'elles s'en faisaient et que, plus tard, elles nous inculquèrent) ne tarda pas à marquer pour elles la fin d'une époque, comparable aux grandes dates de l'histoire mondiale, avec ceci de troublant qu'elle pouvait se situer à la minute près — le 14 avril 1930, à 8 h 45 GMT. Le hasard avait en effet voulu que, de service à cette heure-là, elles recueillissent sous leurs doigts ce qu'elles appelaient le « dernier message ».

Brutalement renvoyées, elles ne crurent pas indélicat, le lendemain matin, en venant prendre leurs affaires, d'emporter un souvenir de leur travail. (Elles avaient visiblement adoré l'ambiance du télégraphe.) Le petit ruban de papier était encore engagé dans la machine de Jeanne. Elles le coupèrent et le mirent dans leur sac.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Avec les années, bien sûr, elles brodèrent sur leurs aventures américaines mille détails extravagants. A les en croire, les locaux du télégraphe pouvaient accueillir 4000 secrétaires (toute la population de l'île). Quant au câble, il avait été broyé, disaient-elles, par l'hélice d'un sous-marin.

Le contenu du dernier message (unique document au monde qui signât, avec une telle exactitude, cette originale — et pour nous canonique — bipartition de l'histoire), elles l'admettaient, pouvait décevoir. C'était, lisible à travers le couvercle translucide de la petite boîte où elles l'avaient fait monter, le texte tout à fait banal d'une félicitation de mariage en provenance de Paris, mais effectivement interrompue au milieu d'un mot.

Posé sur la table et contemplé pendant des heures, il finissait par prendre une sorte de teinte glauque et phosphorescente ; et quand la lumière baissait dans la chambre, assises sur le lit, Jeanne et Marie, tricotant, ressemblaient à deux ombres de naufragées qui réparaient le câble au fond des mers.

7

On n'échappe pas à la hantise de l'histoire, même quand on l'associe d'abord à la fondamentale et monotone blancheur laissée par les tempêtes de l'hiver, sous laquelle, engloutie, la ville, se réveillant, paraît retoucher à l'âge où elle n'existait pas : à l'âge où l'île était déserte ou visitée par quelques Indiens à la dérive. A l'époque où le musée n'avait pas encore été conçu (ce sont les touristes qui nous en donnèrent l'idée), l'instituteur nous raconta, un matin, avoir rêvé d'une grande salle où, sur des panneaux de bois qu'elles givraient délicatement, étaient exposées des collections de « neiges anciennes », chacune avec sa date inscrite sur son cadre. Mais l'instituteur avait voyagé dans le monde et c'est ainsi qu'il transposait, sans doute, localement, l'idée, rupestre, d'un art du temps. Les historiens de l'île, il faut le dire (il y en a quelques-uns) n'ont pas cette sensibilité primitive du regard qui fait toujours flotter l'événement sur un fond de banquise originelle. Le point de vue qui leur manque est celui des enfants, à qui, certes, on a mentionné un certain nombre de faits, mais sans jamais les développer, et en les laissant libres de choisir. Il existait donc, dans la ville, un certain flux d'anecdotes de ce genre, mais elles n'étaient jamais dites sur un ton d'histoire. Elles formaient une sorte de canevas légendaire et inventif. Il nous fallait, bien sûr, pour les touristes, une fête anniversaire de la découverte des Iles par Jacques Cartier. Mais chacun sait qu'il n'a pas été le premier à les voir. Quant à l'histoire de Néel, guillotiné sur la place qui porte son nom, c'est un sujet de rédaction aux versions infinies. Disons plutôt que très tôt le matin, tout le monde dormait. Ou bien montrons, dans la vitrine du magasin, la flottille fabuleuse des bateaux en bouteille que personne n'achetait jamais et qui, peut-être, n'étaient pas à vendre. Chateaubriand, pour sa part, prétend avoir vu un ours blanc sur la banquise, au large de l'Anse-à-Henri : de cette histoire locale, on peut compter, sans les dire, les plus explicites faussetés. Quand je fus introduit, à Paris, dans le bureau du Ministère, le conservateur m'indiqua, derrière les fenêtres grilla-

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

gées de la bibliothèque des Colonies, les deux liasses d'archives qui nous concernent. Mais j'avais compris qu'il fallait laisser tout ça là-haut. Quand bien même quelques dates fixes, quelques repères essentiels, nous agiteraient. L'archiviste regardait la coupole des Invalides, et moi les collines de l'île, rouges des baies de septembre. Et tout à coup, comme il relisait la relation du *Second Voyage*, se plaignant qu'elle fût, quant à nous, si laconique, je me fis une petite représentation plus exacte de la scène. J'aperçus Jacques Cartier débarquant de sa caravelle et donnant l'ordre à son équipage de se mettre en quête des points d'eau. Le capitaine général du roi, quant à lui, s'était réservé le loisir d'une petite promenade solitaire sur le rivage. Et, à l'endroit où maintenant les enfants jouent, en face de l'école, sur le square Léonce Claireaux, il dût, regardant sa main, se faire une réflexion qui le troubla car, derechef, il reprit le chemin de sa Belle Hermine, et, dare-dare, refit voile vers la France.

Je fis part, quelques jours plus tard, de ma vision, au conservateur, qui en fut ravi.

8

Jeanne dit que la meilleure saison pour comprendre les îles serait l'hiver. Elle dit « serait » parce qu'elle n'imagine pas, vraiment, qu'on puisse choisir. Marie dit que c'est l'été et ricane quand on lui objecte qu'il n'y en a pas. « Tout de même, dès qu'on peut découper une culotte de gendarme dans le ciel, tout est bleu. » (Dicton des îles.) « A condition de faire vite, rétorque sa sœur, et qu'il n'ait pas le cul trop gros. » Le temps de tricoter une rangée de mailles, de soulever le rideau de crochet, et le plafond retombe — bien bas. C'est là, pourtant, dans ce climat, qu'elles font pousser leurs plus beaux glaïeuls. Elles parlent beaucoup des saisons. Elles en sont folles. Évidemment, l'hiver, elles arrêtent de faire leur tour. Il n'y a plus que les trois toquées qui continuent à ce moment-là. Et un jour elles ne sont plus que deux, parce qu'on retrouve la canne de Gabie dans une anse, ce qui pour les enfants est le signe qu'elle leur a faussé compagnie, qu'elle a pu gagner le Labrador à la nage. Mais trois jours plus tard on retrouve son corps sur une batture et les plus beaux glaïeuls du jardin sont coupés pour être portés là-haut, un jour, dit Jeanne, qu'il fait si beau. Ce même matin, au cimetière, le chirurgien fait l'autopsie d'un marin mort, dans ses cuissardes de pêche.

9

Le cimetière est important, surtout avec sa grande croix centrale, massive, dominant l'île entière, un peu en retrait, sur la gauche — mais il faut aussi sans tarder introduire le cinéma de l'Œuvre-des-Mers, où j'ai vu la France pour la première fois. Les voûtes de bois de la vieille salle bruissaient de cris enfantins quand l'obscurité se faisait, le dimanche, en hiver. Parallèle à des tranchées plus sombres de mouvance, à des végétations

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

d'arbres, un ruisseau coulait dans l'angle gauche de l'écran. A l'horizon, il n'y avait pas de mer. Scintillants sur le pré, et au-delà d'un commentaire sombre et crachoté, deux enfants se penchaient vers lui, le bras visible de ce fleuve, si loin de son embouchure qu'il paraissait rétréci à la dimension de sa source dans la campagne. La première fois une petite fille hurla qu'on la fît sortir mais plus tard nous nous habituâmes à la scène. C'était une poignante cérémonie d'adieux, au moment du grand départ, de deux orphelins, chassés, qui, n'ayant même plus personne à qui dire au revoir, confiaient au flux de l'eau, qui l'emportait, un bouquet de fleurs, pour une mère que l'on pouvait, très en aval, présumer morte, ou du moins perdue.

Or, si ce sinistre présage était, peut-être, démenti par le dénouement du feuilleton, nous ne l'apprîmes jamais. Car, du « Tour de la France par deux enfants », nous n'eûmes l'occasion de voir que cette bobine. Comme on ne l'avait pas retournée à l'expéditeur, on la passait chaque fois qu'il y avait tempête et que, l'avion n'ayant pu atterrir, le film annoncé pour la semaine suivante n'était pas là. Son fragment obscur nous servit donc à imaginer longtemps l'espace européen. Il était d'un temps ancien, exhumé, sans suite, insituable et poussiéreux, où les enfants sont seuls, abandonnés au grand voyage de l'histoire qui pour eux transporte au lointain la réussite (ou les bouquets) de leurs adieux. Marie, penchée sur son ouvrage, marmonnait souvent que c'était tout le style du vieux monde.

C'est à gauche de la grande croix que sont enterrés, au cimetière, les marins morts. Immédiatement au-dessous de la représentation officielle du calvaire déchirant le ciel pur, se trouvent les tombes rapatriées des combattants. « Morts pour la France », selon la formule. Partout, à droite, la mort privée règne, dans la pente, cimentée, de ses petites maisons, car presque tout le monde ici a un caveau, luxe bien simpliste mais propret. En accueillant le rivage dans son sein, la mort a bien marqué qu'elle n'entendait pas, de sitôt, se débarrasser de tous. Parcimonieuse, en ville, elle se représente les efforts qu'on lui a coûtés. En retour, de sa nécropole, on a un assez joli point de vue sur la rade et sur l'île-languette dont elle n'a plus besoin de s'occuper, puisque tout le monde en est parti, et que seules restent là-bas des tombes et des maisons vides. Mais cela ne fait rien. Dans l'île fantôme, encore, la neige enveloppe les habitations ; le vent y sculpte ses larges cratères, et même il semble parfois qu'on entende monter, de l'école déserte et ensevelie, les très vieux refrains du passé que fredonnent aussi, en ville, les vieillards, en regardant les photographies de nos plus rigoureux hivers.

10

Partout, dans l'île d'été, il y a de l'herbe. Une pierre tombale sur la dune est un rare témoin du passé. Celui-ci ne trouve même pas refuge dans les quelques villas disséminées qui bordent les contours de l'anse. Elles sont ouvertes ou fermées, simplement, selon la saison. Au-delà des buttereaux, il y a des fraises. Sur les battures du Goulet un troupeau de cachalots — ou de phoques — crie « maman ! maman ! » à longueur de jours et de plongeons. Il y a un petit filet de braconnier caché dans le coude d'un rivulet

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

qui serpente entre les Mornes du Chapeau. Là, la pêche est interdite. L'air vacille — car de l'autre côté, il y a la mer. Des deux côtés, en cet endroit, il y a la mer. Au plus étroit, l'île n'a pas cent mètres. L'Est et l'Ouest s'affrontent, aux flots d'humeur contraire. On a l'impression qu'une bipartition radicale de la planète se fait de part et d'autre de l'étroit isthme de sable, par ailleurs jonché de débris. On peut imaginer aussi que c'est à cet endroit qu'a eu lieu la plus forte des tempêtes. Sans doute, l'île a été coupée en deux. Le Ministère des colonies conserve une carte de cette époque où il est clair qu'une partition existait. Cela explique les nombreux mâts dont la pointe dépasse encore à la surface de la dune. Croyant pouvoir couper par ce détroit, pourtant dangereux, les galions s'enfoncèrent dans les sables, peut-être même attirés par les feux mouvants que les fermiers accrochaient, dit-on, aux cornes de leurs bœufs. Il s'ensuit qu'en ces parages, la carte des naufrages, épousant la forme des côtes, avec son enchevêtrement de noms et de dates, a l'aspect d'une double dentelle que, grossièrement, je reconstituai, pour la superposer au vieux portulan troué du conservateur :

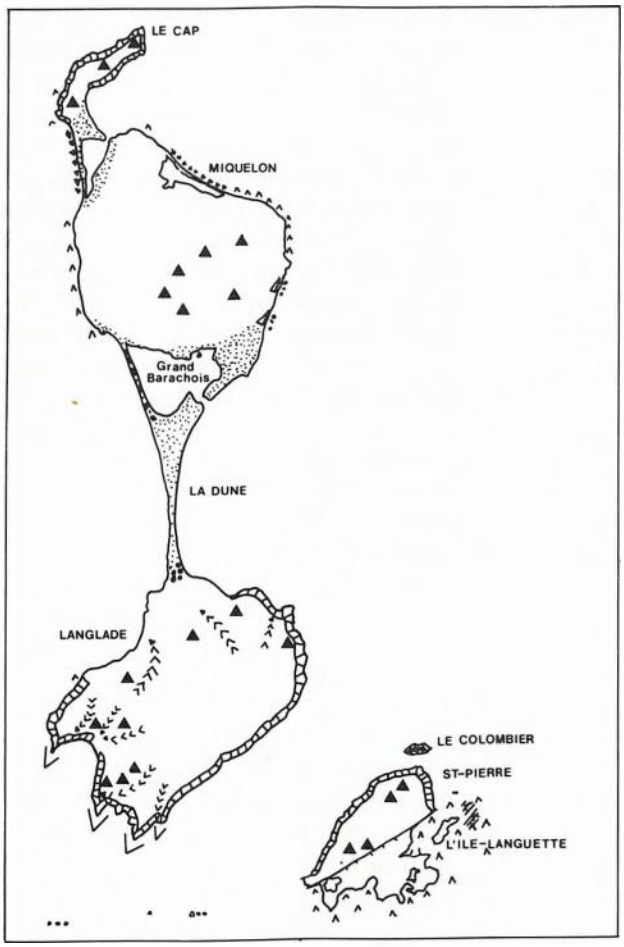
1903 MONTEREY
1876 NORGE
1876 CLOTAIRE
1966 LEAH JOANNE
1886 YQUELONNAISE
1916 INGER
1955 GABEL H.
1962 MARY WISCOMBE
1893 FLORENCE
1921 STADIUM
1864 FEU FOLLET
1842 SYMPATHY
1951 GUARD
1878 COLOMBETT
1845 BREEZE
1891 BELEM
1854 CELESTINE
1860 BETZY
1886 ECLAIR N° 2
1859 UNEDNE
1886 JOSEPH STORY
1901 LIBERTY
O 1919 Jeanne D'ARC
1891 T.F.B.
1908 TZARINE
1885 ALCORA
1893 REGINA
1838 IVERNESS
1943 DAPHNE
1881 ANNA BELL
1903 HENRIETTA
1894 MAGGIE McKENZIE
1865 MARION
1882 ROBERTSON
KATHLEEN CREASER
1943 VICTORIA TO.
1882 OBAN
1916 GERTRUDE L.
1859 PETITE HERMINE
1844 PRUDENCE TENED
1928 GUITOU
1867 EMILY
1830 JAMES
1823 SUZANNE

N

LOYALIST 1842
WANSWETCHE 1840
PENELOY 1927
PENNEDEPIE 1921
ORTOLAN 1877
SOUTHBOURNE 1881
WATCO 1936
MONTE CRISTO 1872
RAMBLER 1879
RAINBOW
NAOMI 1871
NELLIE 1903
ZEPHORA 1802
FANNY BELLE 1889
FREIR-EF-FARSUND 1886
COMETTE 1846
BRITANNIA 1885
FLORA 1905
LAURA A. DOOD 1874
PACIFIC 1876
PHILEEN 1924
IONA 1889
ISABELLA 1914 E
ALDORA 1888
GUDMUNDRA 1941
TOTILA 1926
GAZELLE 1884
DAHLIA 1884
EUGENIE 1877
ELIZA 1891
FULWOOD 1828
HEBE 1872
PROVIDENCE 1866
HASPERIA 1916
BEARCAT 1943
SINCLAIR 1928
STRATHAY 1877
GLASGOW 1828
QUEEN 1855
ALBERT 1875
SOUVENIR 1877
NEW GLASGOW
PALLAS 1859
S SWAN 1866

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

A cette époque, le dialogue avec le conservateur me fut très utile. Passionné par l'archipel dont il collectionnait les timbres-poste, il avait fini par bien connaître nos histoires et, délaissant les documents officiels, à entrer dans notre point de vue. Sans avoir quitté son bureau de la rue Oudinot, il savait ce qu'étaient les régates de l'Ile-aux-Marins en 1900, quel pilote du port était prudent, quel autre audacieux, ou à quel quai accostait, en 1930 le navire postal *Pro Patria*. Il aurait pu réciter la liste des capitaines successifs du Béarn. Cette perversion professionnelle l'amusait. Elle lui faisait considérer d'un œil moins sévère le lamentable traité de Paris (1763) consacrant la ruine de l'empire colonial français qui, dans son article final, en prime de consolation, avait rétrocédé les îles à la France. Quant à moi, mes propres voyages compliquaient singulièrement ma tâche, mais j'arrivais à retrouver pour lui quelques primitives scènes d'autrefois. Forcément, je repartais souvent de l'hiver. En matière de neiges, j'étais à peu près sûr de mes souvenirs d'antan.



© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

11

Car le climat des îles, c'était d'abord l'hiver. Et toujours, en cette saison, ils étaient sur le chemin de l'école. En ville, pendant des mois, les maisons alignées disparaissaient sous la blancheur. Maisons envahies — poudrin — boutiques où pénétrait la neige glacée, déposée sur le comptoir. Bientôt, on ne voyait plus rien. On allait vers l'école avec une montagne devant les yeux. On se perdait aussi dans un cache-nez aqueux, de souffrance et de tressaillements. La joie de la neige nous embaumait à tous les carrefours de la ville — ou de la maladie. Le village nous paraissait alors dans toute son activité. C'était un gros bourg. (Mots pourtant inconnus : « village » ou « bourg » : mots qui n'auraient pu résister à la tempête. Qui n'avaient pas l'instinct des murs de l'île en ces jours froids. Mots qui n'avaient aucune contention à flotter dans le port, bordé par la piste d'aviation. Mots qu'affolaient les perspectives : mer et grandes maisons, entre les toits, ou bateaux pris. Glace pourtant bleue, associée à la dormition de l'enfance souvent grippée, avec la gorge râcleuse de la marche, plus tôt, dans les rues vides, et l'asphalte glacé par ces jours secs — en marche.)

Ils allaient vers l'école et ces maisons. Les magasins du quai devenaient boutiques dans les quartiers du centre. La ville en était pleine. Une boutique est comme une neige. Elle ne reste pas. Ne reste qu'un temps, ferme. C'est en hiver qu'elle resplendit. Les gens s'assoient sur le comptoir et fument la pipe. Il y en a de plus anciennes que d'autres, sans doute, mais toutes ont commencé de la même manière. La mère de famille s'ennuyait. Il suffit, pour ouvrir boutique, d'acheter quelques boîtes d'endaubage chez un voisin. Ensuite on n'a plus qu'à attendre les clients. Pour qu'une nouvelle échoppe naisse, il suffit de poser un carillon à la porte d'entrée. La jeune mère de famille et la grand-mère, au son de la clochette qu'on vient d'installer, sortent de leur salle à manger « privée », et se présentent sur le seuil de la pièce transformée. Très long silence. Presque gêne. Les murs sont vides. De son berceau, dans la cuisine, l'enfant gémit. (Cela se passait ainsi autrefois, en tout cas.) « Ce sont des gamins de l'école, maman, qui viennent chercher des bonbons, dit la bru. Rien que des bonbons, maman. » On respire. A travers les bocaux multicolores, le long de la fenêtre, c'est comme s'il avait neigé. Comme s'il avait neigé dans l'intérieur même des boutiques, maintenant disparues, mais toujours posées de part et d'autre de la longue rue de l'hiver.

12

Puis il fond. Dans votre bouche, le bonbon fond. Comme la neige, au carrefour où vous observez pendant des heures cette interminable façade faisant cul-de-sac, cette unique enseigne de la ville au fronton sombre du grand magasin d'autrefois : le Newfoundland Stores, enfin pour une fois — pour la première fois, peut-être, — posé, à sa place, au détour de ces déjà nombreux mots, comme s'il avait ici son lieu, sa place d'image verbale (avec son toit aux quatre pignons noirs) réverbérant, déjà, la rue profonde

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

dont il marquait la naissance, la trajectoire interne dont il formait le coude. Si l'on faisait un croquis de la rue de la Butte, on s'apercevrait qu'en ligne droite depuis le cimetière, dévalant la pente, s'il revenait dans ce sens-là, le corbillard buterait sur les portes du Newfoundland Stores. C'est pourquoi sa façade est sombre. A la montée, par réflexion, le cortège semblait s'engloutir dans sa vitrine, et chacun de ses rangs disparaître, l'un après l'autre, dans l'étalage, au milieu des nouveaux arrivages du Canada : jouets de Noël dont se détache surtout le petit poêle émaillé. Ce petit fourneau d'amiante reflète encore, dans ses chromes, la vue du bourg. A droite, quand on tourne, il fait fonction d'écrin, de boîtier de diamant pour la circulation du carrefour. Il est là comme au centre d'un immense foyer de montrance. Comme s'il n'attendait plus, à sa droite et à sa gauche, que de petits macarons de dentelle avec dessus, comme à l'autel, des bouquets de fleurs. Exposé, comme un ostensoir, il se souvient sans doute de l'enfant gardant la chambre, qui le regardait. Mirifique et momentané il est là dans quelque année lointaine de maladie, mais il décrit la neige qu'il reflète. Dehors, il y a peut-être des trottoirs et des gens qui marchent. A ses pieds se précise tout un autre décor. Il y a le garage dont la voiture est sortie. Il y a un enterrement qui va passer ; il y a un enregistrement qui va être fait de cette funèbre procession, devant l'autel du petit four (du petit four à neige, peut-être) qui vacillera, qui nous apportera des maladies, qui nous permettra de nous revoir cachés, couchés, mettant la tête à la fenêtre, et perçant peu à peu les murs avec la rigueur obstinée de nos dimensions innées, avec le calcul que nous réserve la grande circularité du temps, dans tous les sens auxquels nous soumettons les parois verticales de la vitre de verre derrière laquelle, comme allumé, avec deux chandelles, il veille, comme une icône, à qui voudra l'offrir, l'emporter, l'offrir...

13

On entendait pourtant dire que le temps des vaches grasses était passé. Le frigorifique, même, était fermé. De vache, ne restait plus, à l'entrée du port, qu'une bonne vieille bouée à socle de ciment, ainsi nommée parce qu'elle meuglait tout le temps et dont nous touchions presque les flancs, scarifiés par le ressac, du bateau qui nous ramenait de Langlade, à la fin de chaque été. Une fois passée la Vache, une fois rentrés en ville, on n'apercevait plus rien. Les pêcheurs même, aurait-on dit, n'allaient plus en mer. Le nombre des doris armés baissait. Sur les quais où, du temps de la Prohibition, s'entassaient des montagnes de caisses d'alcool, et aujourd'hui vides, maints bruits couraient, de perte et d'abandon. L'un des coiffeurs était parti — chercher du travail. Plus d'une famille avait fait ses bagages pour le Canada. L'hôtel Lalanne était fermé. Le sel tombait des bennes des trucks* dans l'obscurité du soir. Un peu trop. Il heurtait l'asphalte crevassé, s'éparpillait, éclaboussait les murs. Quelquefois aussi, des morues tombaient. Mais sans excès. Les morues ne chutaient plus des dessus trop

* Camions.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

bombés de la pile. Elles glissaient, furtives, ballottées, des interstices du vieux bois. Elles n'étaient plus au chaud dans l'amas compact du sel. Écrire l'histoire, oui, aurait consisté à montrer cela : elles louvoyaient par pans immenses sur les Grands Bancs, dégoulinaient, visqueuses, dans la panse ajourée des chaluts ou dans les parcs profonds des doris, puis se retrouvaient prises, en bloc, dans de gros tas de sel pilé, après avoir passé deux ou trois jours en meules, au soleil, sur les Graves, décollées, chair tranchée, triangulaires et déjà rigides comme du bois. Les Graves !... C'est précisément sur leur aire caillouteuse qu'on allait construire, plus tard, le terrain d'aviation. Certes, pendant vingt ans encore, les vieux entrepôts subsisteraient. A travers les pilotis sur lesquels ils se dressaient, ou les lattes disjointes de leurs murs chaque année plus frêles, on voyait l'eau du barachois quand le D.C.3 se posait. Cependant, comme ils constituaient un danger réel pour l'atterrissage, on les abattrait. Pour l'époque dont je parle, toutefois, ils ne constituaient que vestiges et fond de décor pâle. Ils étaient au bord de la route, comme la mémoire des morues bien arrimées sous leurs voûtes obscures qui connaissaient l'attente du sec, et le trouble du chargement.

14

Je vous démontrerai donc être sorti vers 1925, et m'être promené sur le quai cette année même où la Fraude battait son plein. Tout ce qui glapissait dans la presqu'île y a trouvé à redire, mais finalement, je contemplais le port d'époque. Cette formidable époque, on l'ignore, se présentait joliment. Elle nous rendit riches par le travail des docks. Les Cochinchinoises me ramassèrent ivre-mort et me conduisirent au bordel (ce bordel qu'il faudra refonder quelque part, demain.) Mais je fuyais les alcools et le grand large. Je savais qu'on contemplait les quais de très loin parce qu'on distinguait les montagnes de caisses, entreposées hors des hangars, sans garde (ceux-ci étant pleins d'autres caisses qu'on ne pouvait plus faire sortir à cause des échafaudages qui s'étaient construits autour d'eux).

On n'a pas boudé la grande richesse. Les trois-mâts se sont dégarnis, tandis que dans les bassins leurs cordages entrelacés formaient jungle de lianes. On dissimulait les caisses autour des barges rapides. Les bateaux sans mâts ont transporté jusqu'à minuit les cercueils d'acier, soudés à la cale. Et qui se faisaient plutôt sauter en l'air avec force flammèches et étincelles.

Ce petit navire au museau fin qui gardait la côte a poursuivi les cargaisons jusqu'au fond. Souvent ils se sont entretués. Au fond, les explications. Il plonge, il les ouvre et il s'aperçoit que ces bulles sont des bulles d'alcool. Sur toute la végétation déjà verte du fond de la mer, les alcools posent des boucles qui rafraîchissent les vieilles histoires de carcasses effondrées et nettoient au couteau, en passant, les cadavres encore lourds et brûlés de ceux qui sont descendus vers le fond.

Le bord de la mer enchantait les enfants du pays qui subissaient les travers de l'époque. On se promène sur les quais sans fumer. Sans fumer, tant il y a d'alcool.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

En 1925, le soleil n'a pas tapé trop fort sur les caisses (sans quoi elles eussent explosé, et une partie de l'île avec. On l'ignore.) Les enfants de nos enfants auront de la peine à comprendre cette histoire. Pourtant, sur le continent ils font encore figure de contrebandiers et de marchands d'alcool non dilué.

Fut-ce revanche prise sur notre microscopie ? L'île tournante, dans toute sa giration, alimenta le continent sec. Elle tournait de midi à minuit. Les douanes hérissées, les douaniers sur les dents, sifflaient. A la sortie de l'église, un dimanche, je compris la circulation de l'île. On ne se promenait plus à cause de l'alcool. Il nous fallait contourner des labyrinthes pour aller du jardin public aux Quais du Sud. (Constructions qu'elles formaient quand, les unes sur les autres, soigneusement arrimées, elles dépassaient la grandeur des hommes, et la hauteur des mâts de navires.)

Alors, la végétation prisonnière, dites adieu à la végétation ! La flore et la faune déambulèrent, ivres. On grattait les feuilles pour décider le vert à sortir. Mais le vert s'en allait. Il s'échappait par les quatre trouées de l'île entourée. Dans le port il y eut des dîners et des chants. L'armateur commençait à se tenir sur le pas de sa porte et à gueuler sur les débardeurs. Trois petits-pêcheurs puritains écumaient le poisson mais ne le vendaient plus le matin sur le quai. Il fallut se faufiler dans leur échourie, à la nuit. On les trouva finalement dans leur saline, imbibés d'alcool. Ils ressemblaient à une nativité de La Tour.

15

Sensible à l'écoute de la vie des îles, le conservateur avait voulu connaître, de la bouche de l'enfant qui venait d'arriver en France, quel était, là-bas, le plus beau bruit de l'hiver. Et l'enfant avait compris qu'il voulait dire : le plus secret. Non pas le bruit de la forge qu'on entendait tous les jours en revenant de l'école, mais une panoplie d'échos plus feutrés, plus diversifiés, plus sourds, émanant de la petite fenêtre d'un atelier en sous-sol : rythme intermittent, rebondissant, syncopé, des maillets, des rabots, des ciseaux à bois, tirant de plans immémoriaux mais non écrits la forme svelte, angulaire et précise de l'insubmersible embarcation de pêche qu'on ne fabriquait plus qu'au compte-gouttes. C'était l'époque de la crèche et comme le marin, hivernant charpentier, se nommait Joseph, le bœuf et l'âne, dans l'écurie voisine, semblaient souffler sur les copeaux de l'établi et réchauffer de leurs naseaux la proue de l'altier berceau qui serait bientôt porteur. Porteur d'encornets, de cuissardes et de morues, porteur de lignes et de gréements, porteur de « parcs à poissons » où s'accumuleraient les quintaux de prises, porteur du caisson du moteur et de l'hélice qui bouillonne à l'eau.

Instinctivement, se constituait toujours une haie d'honneur quand les bruits cessaient. Assemblés dans la rue, les gens voyaient tourner au carrefour du Newfoundland Stores la grande forme lumineuse et bâchée qu'on conduisait vers le port en la faisant glisser sur des rondins de bois. « C'est un doris ! c'est un doris ! » Les tolets enfoncés dans le plat-bord mar-

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

quaient l'endroit où l'on souquerait ferme sous le halo de midi ; on éteignait les lampes de l'atelier : par les portes ouvertes du jardin, l'hiver millésimé avait encore mis sur l'eau l'altier berceau d'un blanc doris, dernier enfançon de la flottille.

16

Le ralliement des îles à de Gaulle fit une nouvelle fois planer sur elles l'ombre austère et lointaine de l'Angleterre. La date s'était fichée dans l'histoire, comme l'arrivée du premier régime de bananes, à la fin des hostilités. L'Amiral occupa les îles sans coup férir le 24 décembre 1941. (Ce fut, cette année-là, selon l'expression d'un journaliste américain, « le plus beau cadeau de Noël du monde libre ».) Les trois corvettes de la flottille s'ancrèrent à la pointe du jour au quai du Frigorifique. Bon enfant, le Pacha avait revêtu, pour la circonstance, une grosse casquette molletonnée. Ainsi le voit-on photographié, pendant les manœuvres d'approche, à la timonerie du *Mimosa*. S'ensuivit un temps de défilés, de cérémonies matinales troublantes et rondement menées. On se rendait au monument aux Morts pour écouter des discours faisant frémir les acanthes de bronze de la statue. On disait que les sous-marins ennemis rodaient, s'abritaient sous l'arche du Cap Percé. De nos berceaux nous dûmes entendre crisser les graviers du jardin public sous les pas des officiers au garde-à-vous. Les sonneries de trompette disparurent dans la brume. Restait l'écho. Une sorte de laitage à l'horizon rebouché du conflit. Tonnerre lointain, mer proche. Les militaires furent nos premiers touristes. Surchargeant le stock de vignettes trouvées à leur arrivée dans les coffres-forts de la poste, ils accomplirent un petit coup d'état philatélique, d'autant plus parfait que, rentrant chez eux, ils sautèrent sur des mines dans l'océan, ce qui accrut encore la valeur des timbres restés dans l'île. Un jour, l'amiral avait ouvert une petite fenêtre de la Résidence. A travers le vasistas, il avait jeté un mégot de cigarette dans la cour. Dans ce geste on avait vu longtemps l'annonce de la fin de la guerre. Peut-être, à l'écart, était-ce une façon à nous d'envisager l'événement... Un souvenir du « glacis de trèfle » et des « arpents de neige »...

Ancré au port, le sous-marin *Surcouf* (qui disparut plus tard dans l'Atlantique) fut l'attraction de ces jours-là. Jeanne et Marie modifièrent leur itinéraire pour ne pas le voir. Il leur rappelait trop le câble rompu.

17

Saisonnière, végétale, géologique et marine, Langlade, reverdissant chaque année, restait sans âge. Le quinze août au matin, le vent qui s'était levé pendant la nuit faisait condamner la porte de la villa donnant sur la mer. L'été, court et violent, n'avait été ponctué que par l'arrivée du courrier hebdomadaire. Chaque mardi, pour l'apercevoir, à tour de rôle, les enfants s'installaient de bonne heure à la fenêtre de l'étage. Il s'agissait, pour le guetteur, de pousser un cri d'appel, au moment où, continuant de faire

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

corps avec le bout incurvé de la falaise, l'avant du navire se pointait derrière le cap, dont le nez paraissait s'allonger d'un millimètre à l'horizon.

Je disais, j'essayais de traduire en mots cette infinitésimale variation du décor rocheux au conservateur des Colonies, et l'émotion qu'elle suscitait en nous. Je le revois, assis, pour mieux m'écouter, sur son grand bureau. Nous parcourons ensemble le pan parcheminé de la falaise encore dans l'ombre, avec ses formes de grands visages ravinés par les eaux de l'hiver et le drapé schisteux de leurs contours, plus émaciés encore, sans doute, de s'inscrire sur la sombre sapinière des pentes abruptes du Cap-aux-Morts. Lui apprécie, en bon géographe, mais tout à coup déséquilibré, observe qu'il manque une roulette à un pied de son meuble de Boulle. Puis nous parlons des chiens qui sont malades sur les bateaux.

C'est à ce moment-là que j'entends le cri et que je retrouve les mots enfantins du guetteur qui résonnent dans les pièces de la maison : « Le voilà, grand-mère, le voilà !! C'est un point qui se détache du museau du Sphynx couché !... Impossible de dire encore qui est dedans... » Et puis la crise, le paroxysme : « Il n'est pas seul, grand-mère, il n'est pas seul ! Un autre bateau (qu'il masquait) le suit... ou un doris !! »

De la cuisine monte l'odeur du rôti, préparé pour les visiteurs. Langlade recommence. C'est juillet, maintenant, non plus septembre, et la plage, mouillée par la pluie, accueille les estivants qui connaissent le rituel du retour. Ils savent que la barrière de bois, levée, pivotera sur son axe près de la ferme, menant aux repères de plus en plus vastes où la mer gronde.

18

Lit d'un ancien ruisseau, l'Anse-à-Henri occupait sur le corps de la carte la place de l'aine et annonçait sa touffeur. Chateaubriand, dit-on, affectionnait l'endroit. Il y venait souvent rêver quand il relâcha dans l'île. En face du Colombier (rocher monumental dont s'orne le Génie du Christianisme) j'imaginais que ce ravin avait été le centre ancien d'une plantation. Le relief entier avait la forme d'un homme couché, attendant, les jambes écartées, l'entrée d'un doris. C'était un mortel imagé, fossilisé, renversé sur une frontière du roc. Parfois il jouait du biniou ou de la flûte. Il était Pan qui s'instruisait de la profondeur des vagues ou qui charmait l'Océan. Parfois, larmoyant (jours sombres) et regardant la mire, il se voyait toujours plus loin. C'était l'arpenteur géant de la carte à cet endroit envoyé pour préciser la déclinaison d'un ravin ou la cote d'une crête, puis que la musique avait dû saisir, jambes écartées, cocagne, se frottant, confondu au sol, s'évertuant à gicler dans les débris d'un monde imaginaire, préhistorique et bercé par le bruit du flot : s'il n'y avait eu là une plantation, il s'y trouvait une petite baraque cassée — refuge d'amoureux transis qui devaient traverser toute l'île pour parvenir à cet abri. Et puis souvent nous y venions avec nos tantes. Parfois une famille dévalait le ruisseau qui coupait le sentier, enfouie jusqu'aux épaules dans les hautes herbes. Parfois les chiens regardaient. Au large on apercevait Terre-Neuve. L'homme avait disparu. Dans ces cas-là, il s'éclipsait toujours. On ne distinguait bien son corps que de la

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

passe, dans un doris, nous-mêmes jambes écartées, arc-boutés, à l'affût, au creux des vagues, dans le courant étroit du chenal altier.

On imaginait bien, à l'Anse-à-Henri, les visiteurs célèbres de l'île (Chateaubriand, Cassini, le prince Napoléon), assis sur le roc et regardant la mer. Leur séjour était sur le point de se terminer et déjà ils n'étaient plus là. Voici ce qui s'était passé dans leur tête : après être sortis de la ville et avoir marché longtemps, de l'eau jusqu'au mollet, avec un chien, ils avaient sans doute regardé la mer. Puis, de là, s'élevant dans les airs en esprit, ils avaient vu l'homme couché dont les jambes étaient les deux ravins broussailleux. Prenant de la hauteur, ils s'étaient peut-être vus eux-mêmes pratiquement constitués de lauriers sur le joli verdoiement de l'île. Et c'est ainsi qu'en nous quittant, ils nous avaient découverts.

Mais pour moi, qui réglait la cérémonie des adieux, sinon le gamin qui, pêchant ce jour-là au bout de la cale, arrivait avec sa ligne dans la main droite et posant sa boîte de vers à côté de lui, tandis que le bateau s'éloignait, s'asseyait sur le rebord du môle et l'air indifférent, quoique les yeux baissés, commençait à battre des pieds contre l'ultime paroi de ciment surplombant la mer ?

19

Bouées disposées dans une monotonie sans fin, gardiennes d'aires dont rien ne marque les limites. En théorie. Bouées sifflantes, bouées geignardes, bouées à brève-longue, bouée du Noroît qui flotte, invincible, chapeautée au goudron d'une sorte d'instinct noir. Mugissante. La Cormorandière les dépose sur un flot rond (dont elles sont le centre). Un sac sur la tête, parfois, elles sont « remises en service » comme de vrais gardiens de phare, et on annonce ces reprises aux nouvelles du soir : « Madame la bouée du Sud-Ouest a été remise en service ce matin sur la passe de l'îlot-Massacre, à l'entrée des deux Basses-à-Mathurin. Elle recouvrait depuis huit jours de l'accumulation de coquillages qui avait contraint la Cormorandière à l'aller chercher en catastrophe peu avant Pâques. Elle émet à nouveau son sympathique signal (deux rouges, une verte) par 15° dans le Suêt, avec deux secondes entre ses phases. Madame la bouée du Sud-Ouest aura dix-huit ans le quinze. Le personnel des Phares et Balises avait profité de son nettoyage du mois dernier pour célébrer par anticipation cet anniversaire. Qu'elle reçoive ici les vœux bien sincères de tous les employés de la radio auxquels se joignent, etc. »

Avis aux pêcheurs. A vie aux pêcheurs.

20

Une telle devise aurait pu être inscrite un peu partout. Sur les murs de l'école — qui fut autrefois grenier à sel — les armateurs auraient pu dire ça, de façon déformée. L'enfant griffonnerait ces mots, avec l'ongle, sur le tracé du givre dont il a fait, en grattant, de petites îles massives qui s'éclo-

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

sent en glissant, sur la vitre, à la chaleur de ses doigts, de sa paume qu'il frotte enfin, pour se rafraîchir le visage avant de se mettre en rangs. Dans les cabinets pourraient être inscrites ces déclarations enthousiastes ; slogans d'aventures vitales que l'on veut partager, là-bas, sur les Bancs.

« Des bancs d'école aux Bancs tout court »

« Ma vie au pêcheur de l'île ! »

« Ma vie pour un fil (de pêche). »

21

En somme, avait dit le conservateur, l'histoire, pour vous, c'est de la géographie.

A Paris, il fait beau. Il y a huit heures de décalage. Le soleil va atteindre la vitrine aux bonbons acidulés mais des stores de plastique jaune viennent d'être baissés par la propriétaire du Newfoundland Stores toujours prompte à protéger ses précieux bocaux.

Entre la cale et l'île déserte, pas une brise n'est venue depuis le matin troubler la surface étale et miroitante de l'eau. Sur la photo épinglée au mur, à côté de la table où j'écris, au contraire, le Frigorifique, inversé à la surface laiteuse du bassin, a la forme d'un accordéon. Il y a encore des restes de neige sur les collines. Dans la partie réservée à la correspondance, Marie note que la saison touristique bat son plein. Sans compter les jeunes Canadiens venus apprendre le français, précise-t-elle. Autrefois ce n'étaient guère que des bonnes de Terre-Neuve, placées dans les familles les plus aisées. On se souvient d'elles par leurs noms : Nelly, Maisie, Stéphanie — avec l'image des fourrures mitées qu'on devait leur donner à la fin de leur séjour et qu'elles arboraient fièrement sur la cale du départ. Il faisait très beau, dit l'enfant. Beaucoup de pleurs étaient versés sur l'embarcadère. Dans des années lointaines, mais ultérieures, contemplées de l'île d'été, les maisons des bonnes, qu'on n'avait jamais revues (ou peut-être une seule fois, à l'occasion d'un mariage), blanchissaient, de leur petitesse, la côte Sud de la Grande Ile, dont elles semblaient même confirmer l'étendue. On disait de temps en temps que quelqu'un vivait là, ou allait là : la Côte anglaise. Mais au-delà de cette ligne crayeuse d'horizon, qui pouvait aller jusqu'à composer des montagnes les jours de mirage, il n'y avait vraiment rien.

On ne se souvenait pas que, sur d'autres routes, nos ancêtres avaient marché vers l'île, à travers la forêt. On ne les revoyait pas, baluchons sur l'épaule, dans la poussière. Aux portes de Versailles, ils avaient entendu dire qu'on embarquait des colons pour l'île ou que le roi octroyait des passages pour des fermiers qui voulaient devenir marins. On ne se souvenait pas qu'à Paris une nonne en pleurs avait enveloppé soigneusement huit pots de fleurs.

22

« Quand même, dit-il, ce sont les sœurs qui ont apporté les arbres dans les îles. Malgré tout, dit le conservateur, il faut le reconnaître. » Il se lève

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

de son fauteuil dont il vient de réajuster la roulette et se dirige vers l'armoire grillagée de la bibliothèque.

« La bienheureuse Marie-Javouey était pour les arbres, dit le conservateur. Elle avait même envisagé un chargement de terre pour les aider à prendre racine. Vous savez, leur domaine, à elles, c'est surtout l'Afrique et les Antilles. Et puis la Congrégation a toujours été forte en agronomie. Finalement leur geste a été plutôt symbolique. Elles en ont planté sept en tout, comme vous savez : quatre sur la route du Cap et trois dans la cour du Pensionnat. Il y aurait là le sujet d'une très belle histoire. »

Le jeune homme regarde la coupole des Invalides.

— J'ai pris des renseignements à la maison-mère de la rue Méchain, dit le conservateur. C'est une certaine sœur Amélie qui a apporté les arbustes et les boutures dans de petits pots.

— Sœur-Amélite-des-foies-de-morues qui a remporté deux médailles d'or pour ses huiles à l'exposition universelle de 1900 ?

— Non, pas du tout. C'était bien avant. Disons, je ne sais pas, Sœur-Amélie-des-graines, Sœur-Amélie-du-pot, même, si vous voulez, car elle a eu beaucoup de chance pendant la traversée qui a duré plus de six mois. Le navire démâté a dû même faire une longue escale de réparations en Angleterre.

— Vous ne confondez pas avec ma grand-mère, qui fit une mémorable traversée de l'Atlantique sur l'*Aspy* ?

— Ah ! pas du tout. Sœur Amélie était sur le *Pequod*. Et puis ces choses-là étaient courantes. En tout cas, elle n'a pas abandonné sa précieuse cargaison. Même quand l'eau était à hauteur de sa couchette, elle continuait de les arroser. A l'arrivée les arbustes avaient même sensiblement grandi. Dès que le navire a été au port, les bonnes sœurs ont déterminé les sites favorables pour les planter. Je vais même vous dire une chose très jolie. Elles ont pris la terre par petits tas dans leurs robes dont elles avaient relevé les bords, et sont allées en procession jusqu'au Cap. Vous comprenez : c'était de la terre du jardin de leur maison mère, là où, par privilège spécial, celles qui, après de longs séjours aux quatre coins du monde, meurent à Paris, sont enterrées. En tout cas les sept arbres d'Amélie ont bien poussé. Surtout, m'ont-elles dit, les trois du Pensionnat. C'est ceux que vous deviez voir de la fenêtre de l'école quand vous étiez enfants. »

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.